

Mon castor à moi

par Chantal Nadeau

J'aime bien les histoires de castor, celles qui parlent des beautés de la nation. Je sais bien que je ne suis pas la seule à avoir un faible pour le castor en Amérique. Larry Flint, féroce défenseur du corporatisme salvateur et fier propriétaire du magazine porno *Hustler*, est aussi un ardent protecteur de la bête. Tous les mois donc, Larry le bienheureux organise des chasses aux castors à la grandeur du globe pour découvrir de nouvelles espèces non contaminées par les lapins de *Playboy*. Et Flint de nous livrer la bête sous toutes les coutures, peu importe qu'elles soient rasées, rétives, chétives, hybrides, teintes ou au naturel. Roi incontesté du *beaver shot* et du *beaver hunt*, Flint protège scrupuleusement l'économie du poil en l'enfermant hygiéniquement dans des papiers plastiques, tous les mois, histoire de préserver la sacro-sainte libre circulation du capital que génère la bête, authentique cordon salulaire (sanitaire ?) pour le produit national brut...

Le castor est donc sans conteste hygiénique pour le développement économique et l'expansion nationale. Mais Larry n'est pas la seule brute qui s'intéresse au castor en Amérique et à sa prolifération économique. Plus sophistiqué peut-être, moins bestial sûrement, mais tout aussi vil, le gouvernement canadien, toujours en quête d'idées originales, se distingue comme un chasseur (et grand collectionneur) de castor hors-pair. Alors que Larry expose le castor à des millions d'yeux, le gouvernement embaume notre chère bête. 1975, histoire d'ajouter une saveur toute domestique à l'année internationale de la femme, le gouvernement Trudeau

vote une loi — la loi C-373 — qui fait du vénérable castor colonial l’emblème national. Jamais hommage à une minorité majoritaire n’avait été plus intime. Trudeau, toujours en quête de sensations primaires, nous a légué l’éternité à quatre pattes, et des histoires de peaux jusqu’à la fin de nos jours.

Alors, en dépit des 31 minutes du patrimoine qui nous lessivent la mémoire collective en un clin d’œil grâce aux milliards de cinq sous (avec un castor gravé) de la famille Bronfman et du sceau de gouvernement canadien, il n’y pas une histoire du Canada, il n’y a que des histoires de castor. Bien sûr, notre gros poisson rouge, Sheila Copps, version usinée de la truite arc-en-ciel — que voulez-vous nous sommes le plus grand bassin de poissons d’eau douce de toute la terre — pense tout le contraire, drapée ainsi soit-elle dans sa feuille d’Ève en pur érable et ses souliers Payless trop étroits qui lui font des dents jaunes et un sourire coincé, — comme le castor, tiens, c’est curieux. L’histoire selon Sheila, qui parle inlassablement de la Confédération, des Rocheuses et du bilinguisme dans une même phrase, est une histoire bête. Sheila n’a pas compris qu’il n’y a que les histoires de castor qui excitent, celles qui confondent poils et peaux, femmes et bêtes, anatomie et économie. Les autres ennuient, m’ennuient et me mortifient. Léopold Sacher Masoch avait Wanda et ses pelures poilues de Vénus à la fourrure pour se libérer des tracasseries quotidiennes, et bien moi j’ai mon castor à moi. J’en ai fait ma couverture, ma doublure, mon double, mon trouble.

Il y a bien eu, pour un moment, les histoires du castor le plus célèbre, Simone de Beauvoir, qui m’ont tentée, mais comme toute histoire a ses légendes, je me suis dit que je pouvais bien troquer le castor Simone pour mon castor à moi et que peu y trouveraient à redire, et

surtout que toutes n'y verraient que du poil... N'empêche que Simone le Castor apporte une dimension cosmique à notre histoire officielle. Bien avant que l'agonie des bébés phoques nous largue une Brigitte Bardot tigresse sur les côtes du Labrador en 1977, suivie par quelques ressacs en 1995, le beau Castor, elle, s'intéressait au castor de Brigitte. 1959. Rencontre médiatique et mythique entre la belle et la bête — c'était avant que les initiales BB n'évoquent la fée des animaux — dans les pages du très chic *Esquire*. Brigitte et les bêtes. Simone aimait bien les castors, et ce ne sont pas seulement les lettres de Sartre qui le disent. Donc Simone le Castor écrit des histoires de bêtes sur Brigitte. La revue *Esquire* publie les confessions de Simone le Castor sous le titre évocateur de « *The Lolita Syndrome* » et Brigitte la biche est lancée. Entre le deuxième sexe et les relations inter-espèces, Simone nous parle de biches comme seul un castor peut se le permettre : toutes dents devant, la queue en amont et avec un œil de lynx en rebrousse-poil. Les deux bêtes ne se sont jamais rencontrées : peut-être l'œil d'un cyclone les en a-t-il préservées ? Mais j'aime bien penser que l'article du Castor sur le sexe de la biche et les fantasmes bestiaux qu'il suscite ont marqué de façon significative mes rêveries sur la castorie, ses peaux soyeuses et ses promesses alléchantes et parfois décevantes. Qui plus est, au-delà des histoires de phoques et de blanchons, BB sera toujours la bête du castor...

Mais trêve de chasse aucastor sur le vieux continent ; retour sur les histoires de castor en Canada. Les histoires de castor forment un écran pour masquer le plus grand secret d'État : le Canada, et pourquoi pas des pans entiers du tissu québécois, ont été bâtis sur des querelles de peaux et de poil. Il y a eu bien sûr quelques coups de becs entre bêtes pour nous faire croire

que le castor ne pouvait faire le poids contre la morue, ce poisson blanc insipide et farci de vers qu'on dit citoyen de la terre parce qu'il maraude dans les eaux internationales et qui atterrit bon an mal an ficelé en croquettes surgelées et bien serrées. Bien sûr, il faut se taper une autre divine minute de patrimoine pour tester nos savantes croyances sur les vertus de la morue et les visions fantasmagoriques de Cabot et de ses hommes au large de Terre-Neuve, lesquels dignes descendants d'Ulysse, ont pris les morues pour des sirènes... Heureusement, entre deux ou trois fantasmes historiques sur la morue, le castor bricoleur s'impose haut les poils comme le symbole suprême de notre naissance collective. Ce n'est pas moi qui l'affirme, mais monsieur communication lui-même, Harold Innis, dans son histoire rééditée à la nième puissance *The Fur Trade in Canada*.

En fait, et tant pis pour la bête Bardot qui n'a jamais compris que ce ne sont pas les phoques qui font une race forte mais les castors, le Canada est coincé entre deux histoires de castors : celle, officielle, qui nous montre le castor bricoleur sous toutes ses coutures incluant les plus voyantes à la Sheila Copps (mais cela nous le savons déjà) et celle des histoires de cul, queues et fesses qui donne une différente texture au symbole national. Ma fascination effrénée pour le poil de castor, porté le poil à l'air ou à l'intérieur — il m'arrive oui de ne pas être difficile, ou tout simplement d'être paresseuse, que voulez-vous avec l'âge on devient moins tâtilonne et certainement davantage folichonne, voire cochonne et mes obsessions pour le sexe de la nation m'ont amenée à une quête morbide du castor idéal... Car voyez-vous, notre castor, le *castor canadensis* est monogame et surtout, paraît-il, très très *queer*. Des têtes chercheuses ont découvert récemment

que l'espèce canadienne — le *castor canadensis* — est en fait un hermaphrodite, comme quoi la pauvre bête est bel et bien inscrite dans les vicissitudes nationalisantes et fédéralisantes de notre vie politique en queue de poisson. D'un côté, le castor se contente d'un amour à la fois, en toute fidélité, le rêve de tout fédéraliste en somme, mais comme si la fidélité avait un prix, le pauvre chou nage en pleine confusion sexuelle.

La castorie est donc une bien étrange culture. Je dirais presque qu'elle est émouvante dans sa quête intense pour retracer ses propres ambiguïtés. Bien sûr, pendant des années les hommes de bonne parole ont tenté de nous faire croire que notre cher castor, le mâle, le vrai, était bien membré... mais voilà, voilà que surprise, oh surprise, le petit rongeur — végétarien de nature, donc féministe écolo de première — est en fait pourvu d'un utérus et de toute la quincaillerie nécessaire, ma foi du saint ciel, pour sauver notre nation d'un taux de natalité définitivement navrant. Que voulez-vous, nos chères femmes, celles à la peau rasée et blanche, se font tirer les trompes. Si elles sont plus que jamais fières de montrer leur castor dans toute sa splendeur elles refusent sans honte de pondre. On est castor, et non poule tout de même, il ne faudrait pas confondre les espèces.

La découverte du castor hermaphrodite non seulement est troublante sur le plan des rapports entre humanité et animalité (voire bestialité), mais tout à fait inspirante pour repenser le rapport historique entre le petit rongeur et la nation, entre la bête et la politique. Pour preuve, les chroniques sur la traite des fourrures des Jésuites, de Cartier, de Champlain, de La Vérenderie, et d'Innis fourmillent d'informations folles sur les particularismes du castor canadien, avec force détails pour la texture, la senteur et autres expériences sensorielle — incluant des taxinomies enthousiastes sur les

particularités géographiques (et scientifico-anatomiques) de la castorie. On y apprend en toute scientificité que les populations de castors du nord ont les peaux les plus sombres et les plus chatoyantes, que le castor est monogame — vive la mariée ! — que le castor mâle a un rapport masochiste à son sexe — quand il se sent menacé et trappé, le castor mâle n'hésite pas à couper ses testicules traîtresses pour les offrir en sacrifice à l'ennemi et ainsi sauver sa peau.

Passé encore que le castor soit altruiste et veuille partager ses joyaux de la couronne, mais jusqu'à récemment, l'hétérosexualité de nos Rocheuses, des chutes du Niagara, voire du rocher Percé, hauts lieux du tourisme sexuel, n'avait jamais menacé la légitimité que le castor bricoleur et ses pulsions émasculatoires pouvaient représenter pour la sécurité nationale et l'honneur hétéro. Désormais eunuque, le castor bricoleur n'en poursuit pas moins ses projets d'architecte de la nation en toute quiétude et sans souci de soi. Eunuque peut-être, mais hétéro jusqu'au trognon. Vainqueur et dominateur de la course au poil que fut la traite de la fourrure, le fier castor fut consacré playboy national, juste à temps pour les Olympiques de Drapeau en 1976 pour finalement se retrouver logo marchandise pour *Roots Canada*. Le capital et la nation corporatiste, celle qui est érigée au bras de la Baie d'Hudson, roulent sur le poil de castor, et ce ne sont pas les chicanes entre Jean Chrétien, Bernard Landry et Stéphane Dion qui vont empêcher les barrages de tourner.

Je me demande encore qui est le plus pervers dans notre société si bicéphale, bisexuelle, bis, bis : être une castor ou se prendre pour un castor ? *Beaver* ou castor ?

Beaver... castor. J'aime bien les anglos. Contrairement aux francophones à l'humeur traîtresse qui tripotent

sans pudeur les histoires de chattes et de minettes, les Anglo-canadiens s'accrochent aux queues, aux poils, aux dents de castor avec un héroïsme touchant, voire une dévotion troublante. Je sais bien que depuis Butler, Judith de son prénom, le sexe tremblant et troublant, parfois performant mais résolument performatif est de rigueur. Le sexe trouble de Butler, s'il a suscité maintes critiques et réponses parfois angoissées sur la dérive de l'identitaire comme identification, a eu l'avantage de mettre tout le monde à rebrousse-poil et de forcer une séance de rasage des théories sur le sexe. Mais d'une manière toute paradoxale, Butler et son trouble des sexes ne nous éclairent que faiblement sur la confusion des espèces...

Juillet 2000. C'est l'anniversaire de Castor cette année. Castor a donc 25 ans aujourd'hui et comme si le rongeur le plus populaire au Canada n'avait pas déjà assez de temps-écran, des artistes d'un océan à l'autre sont rassemblés en cet été anniversaire à la Galerie Oakville, haut lieu du chi-chi argent banlieusard de Toronto-la-reine, pour rendre un vibrant et fétichisant hommage au symbole de la luxure nationaliste et fédéraliste, et pourquoi pas corporatiste. *Roots again*. Deux sculptures titillent mes sens : deux bronzes en fait, deux monstres, véritables fables érotiques révèlent dans une douce étreinte Madame et son castor. D'un côté, un couple de castors tête les deux mamelles de Madame symbolisant l'esprit de la nation, sur fond de bilinguisme officiel à la Trudeau (*The Spirit of Canada Suckles the French and English Beaver*, 1970-71 par Joyce Weiland). Lui faisant face, dans une version plus contemporaine, un castor, patriotisme oblige, s'applique à faire un cunnilingus hygiénique à Madame (*The Spirit of Canada Eating Beaver*, 1999-2000 par Wendy Coburn). Bien sûr, le *Globe and Mail* s'empare

de la fable qui met aussi en vedette des versions un peu plus *queer* de notre brave rongeur, notamment un prototype S/M de notre castor avec une queue en forme de rame et rotative, tout pour tatouer la peau et stimuler la libido, mais là s'arrête le devoir de notre premier quotidien national de narrer les dernières aventures de castor canadien. En marge de tout ce cirque allégorique et patriotique, mon castor à moi se mire dans les deux bronzes et leur broutage de gazon et tétage en duo. Soudain mon castor à moi parle anglais plutôt que français et c'est dans l'apogée du *beaver* que ma sexualité prend forme publique... ou privée, c'est selon, et comme de toute façon personne — de Habermas au lobby *queer* — ne s'entend sur ce que public embrasse et sur ce que privé prescrit, il ne faut pas s'énerver pour des dispositions cosmétiques sur l'ordre spatial.

Ma sexualité devient une sexualité *beaver*/castor, et vraiment je m'y retrouve en toute chaleur : icône culturel, symbole populaire, sexe de la femme, *trash food* dans les hauts lieux de la culture testostérone, les allégories qui nourrissent ma bête me réjouissent et me comblent. Pour un peu, je prêterais ma bête à Larry Flint, mais les tatillonnages de l'ALENA freinent mes élans migratoires et mes frénésies inter-frontalières. Une bête sous surveillance, voilà ce qu'est mon castor à moi. C'est pourquoi, mon castor, je le porte autant dessous que dessus... n'est-ce pas le vrai sens du bi dans biculturel ? Ou peut-être est-ce tout simplement une autre de ces légendes de castor hermaphrodite.

Références :

BARDOT, Brigitte (1999) *Le Carré de Pluton*. Mémoires. Paris, Grasset.

BEAUVOIR, Simone de *Brigitte Bardot and the Lolita Syndrome*. New York, Arno Press et The New York

Times (1972 ©Esquire 1959).

BUTLER, Judith, *Gender Trouble: feminism and the subversion of identity*. New York, Routledge (1990).

INNIS, H.A. "The Beaver", in H. Innis, *The Fur Trade in Canada: An Introduction to Canadian Economic History*, Toronto, Univ. of Toronto Press, (1956 © 1930) p. 1-4.

Jacobs, J. "A sexually confused national symbol", *Ottawa Citizen*, 1 July (1999), p. A1-2

MCKAY, Gillian "Beaver Tales pelts viewers with whimsy", *The Globe and Mail*, July 8 (2000), p. R10.

NEWMAN, P. C. *An Illustrated History of the Hudson's Bay Company*, Toronto, Madison Press Book/Viking Studio Book (1995).

SACHER-MASOCH, L.V. *La Vénus à la fourrure*, Paris, Editions de Minuit (1967).

TOUSSAINT-SAMAT, M. "La croix et les bannières sur les chemins de Castorie", in *Histoire Technique et Morale du vêtement*, Paris, Bordas (1990), p. 86-102

Les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France sur internet : <http://puffin.creighton.edu/jesuit/relations/>